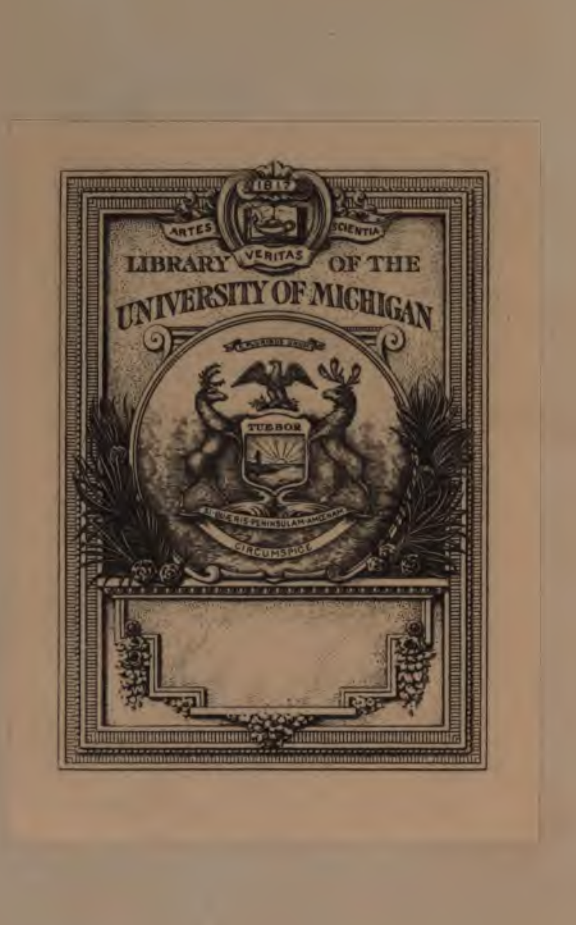
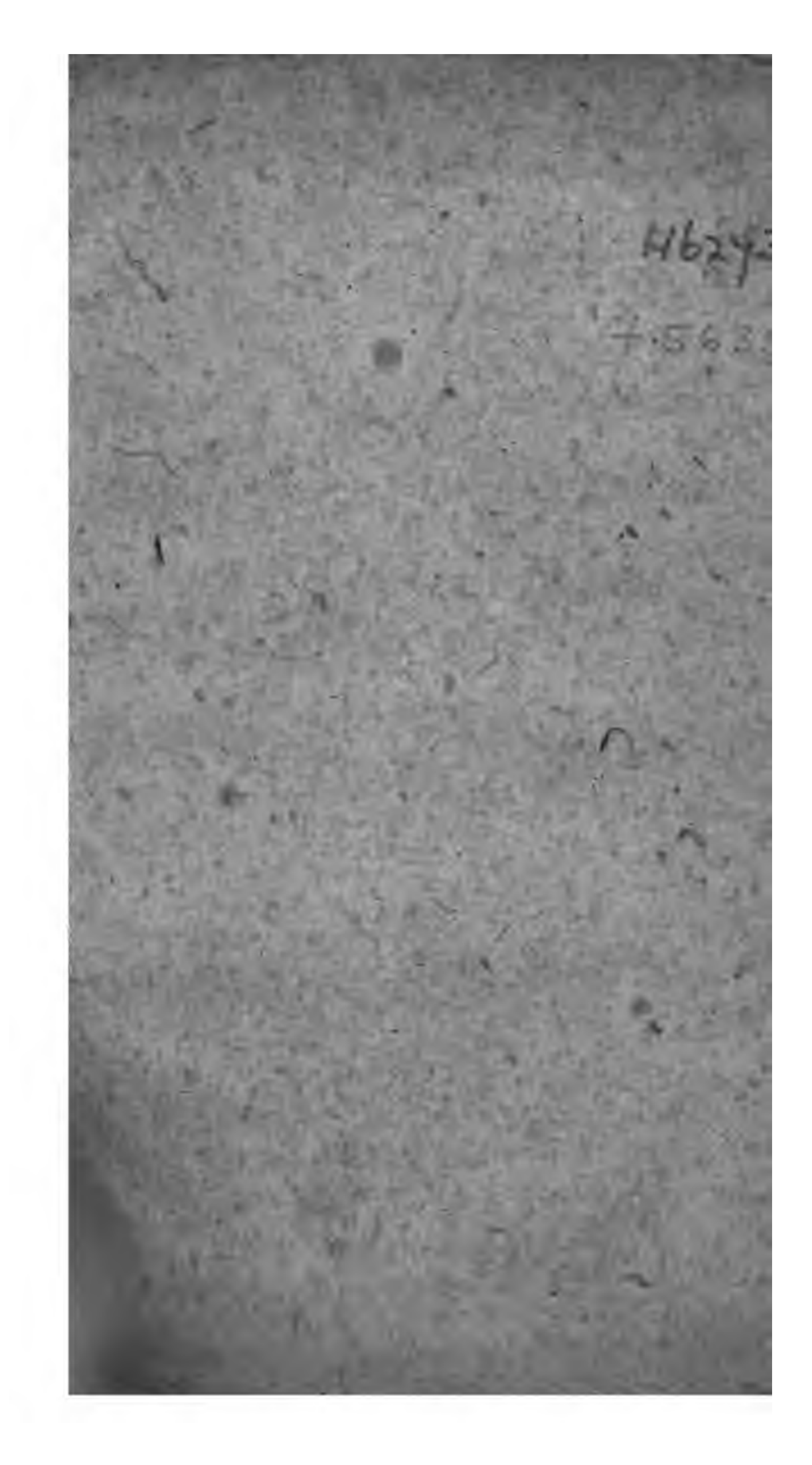

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


H62y
7.563

Bertin d'Antilly, Louis Auguste

L'ANGLAIS A PARIS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MR. D'......Y, L'AINÉ.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Françaiſe.

M. DCC. LXXXVII.

1787



ACTEURS.

LE LORD PORTER.

Le Marquis DE RAZILLI, *vêtu en chenille à l'Anglaise.*

DUVAL, *Maître de Langue.*

FRIVOLE, *Maître de Danse.*

JÉROME, *Cocher de Fiacre, ivre.*

La Marquise DE VOLMAR.

Madame ALAIN & deux ENFANS.

UN MUSICIEN & sa SUITE.

GERMAIN, *Valet de Milord.*

La Scene est à Paris.



L'ANGLAIS A PARIS, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE LORD PORTER, *assis à une table, où il prend du thé.*

GRACES à la Paix, me voilà donc à Paris pour la seconde fois; il me tardait de revoir cette aimable Ville, le centre du bon goût, de la politesse & du plaisir. Depuis que cette diable de guerre il dure, je vis en exil au milieu de mon Patrie, & j'y cherche en vain ce qu'on ne peut trouver qu'ici. Les hommes sont, il faut en convenir, de grandes folles de se battre: la vie est assez courte sans l'abréger; mais nos querelles sont terminées, & je reviens embrasser nos amis. Nos amis! oui, je dis bien: le Français est le plus digne de l'être.

Je commence à sentir que je respire un meilleur air; il me semble que je suis porte mieux, & que la gaieté me revient. Nous autres Anglais nous sommes chez nous tristes, noirs, rêveurs, mélancoliques; en France nous devenons vifs, enjoués, pétulans, badins. C'en est fait, je renonce pour jamais à Londres; je n'aime pas les brouillards.

Quand à nos femmes, ce sont de belles statues, des marbres inanimés; les Anglaises raisonnent l'amour, les Françaises l'inspirent, voilà ce qu'il me faut. Sexe charmant, recevez mon hommage, & le tribut d'un cœur qui depuis cinq ans n'a pu aimer personne. Le diable me porte si je mens: une, deux, trois & cinq; il y a, ma foi, cinq ans; mais il est facile ici de réparer le temps perdu, & l'amour qui, en Angleterre, marche & se traîne pesamment, vous fait voyager si vite en France, qu'on s'apperçoit bientôt que ce petit Dieu vous promene dans ses états.

Mon arrivée dans cette pays, il étonnera, je crois, bien du monde. La Marquise de Volmar l'ignore jusqu'à présent; je suis bien aise de m'amuser quelque temps de son jalousie. Elle n'aura pas manqué de m'accuser de perfidie, de trahison: ses dernieres lettres m'annoncent même qu'elle ne comptait plus sur mon retour; je l'ai laissée dans cette idée pour éprouver ses sentimens. Si la Marquise m'aime toujours, j'en serai fort charmé pour elle & pour moi: si elle ne m'aime plus, eh bien! je me consolerai d'une infidelle avec une autre; j'en ai déjà trouvé l'occasion. J'ai remarqué Jeudi dernier au bal de l'Opéra, une femme à laquelle je ne crois pas être indifférent; quand j'ai vu qu'elle m'en voulait décidément, je me suis mis à folâtrer & à papillonner de belle en belle; ça m'a parfaitement réussi. La dame est devenue furieuse; mais ce qui m'étonne, c'est qu'elle n'a pas parlé. Si ce n'était pas une femme... Oh! c'en est une, & je veux poursuivre l'aventure. Il y a ce soir grand bal; j'irai, je la verrai, je deviendrai plus pressant, plus vif, plus entreprenant; & si elle fait la cruelle, je parlerai Anglais.

SCENE II.

PORTER, GERMAIN.

GERMAIN.

Milord, votre Maître de langue.

PORTER.

Faites entrer.

SCENE III.

M. DUVAL, PORTER.

DUVAL.

Milord, je vous apporte les nouveautés du jour, & ces ouvrages éphémeres que l'industrie des Libraires a imaginés pour amuser l'homme oisif.

PORTER.

Posez-vous, Monsieur, j'ai beaucoup de choses à vous dire, nous passerons ensuite à l'examen de vos feuilles.

DUVAL.

Milord, je vous écoute.

PORTER.

Vous savez, Monsieur, que je cherche un secrétaire & un homme de compagnie; les qualités que j'ai remarqué chez vous, m'ont déterminé en votre faveur, & je vous ai choisi pour remplir ces deux places.

DUVAL.

Que je suis heureux, Milord, d'avoir fixé votre attention! Je sens trop combien il est avantageux d'être auprès de votre personne.

PORTER.

Point de complimens, Monsieur, je me méfie de ceux qui en font.

DUVAL.

Milord, vous n'aurez plus à me faire ce reproche. Je sais combien l'adulateur est vil; mais l'homme opulent veut être flatté.

PORTER.

Tant pis pour l'homme opulent, il a tort: moi je ne connais que le mérite; quiconque en a, devient mon égal. Que donne-t-on à l'Opéra ?

DUVAL.

Milord, ces feuilles vous en instruiront; je vais vous en faire la lecture.

PORTER.

Parcourez, parcourez. Il ne faut pas mettre plus de temps à les lire, qu'on est de temps à les faire. Que de feuilles! je n'y avais pas pris garde : c'est donc maintenant comme à Londres ?

DUVAL.

La même chose, Milord; on n'a peut-être jamais tant imprimé.

PORTER.

Et jamais moins écrit.

DUVAL.

Nous commencerons par le Mercure.

PORTER.

Comme ils viendront, cela m'est égal.

DUVAL.

Le Colosse de Rhodes & la Souris.... Fable.

PORTER.

Passez.

DUVAL.

Les Mécontens.... Piece fugitive.

PORTER.

Les Mécontens! Il y en a beaucoup dans le monde.... La seule chose que je desire est de n'en pas faire ici.

DUVAL.

Journal de Paris..... Vers.

PORTER.

Point de Vers, je vous prie.

DUVAL.

Nécrologie.

PORTER.

Nécrologie! Qu'est-ce que signifie ce mot ?

DUVAL.

C'est l'éloge des hommes illustres.

PORTER.

Voyons....

DUVAL.

Le célebre Président de Montesquieu vivait en l'année....

PORTER.

Je vous arrête. Je suis indigné de voir que l'on confie à des feuilles volantes un nom si précieux : c'est sur le marbre & l'airain qu'il faut le graver, & non pas sur des chiffons.

DUVAL.

Trait de bienfaisance.

PORTER.

Voilà ce que j'aime : l'article est-il long ?

DUVAL.

Non, Milord, il ne tient que deux lignes.

PORTER.

Tant pis : laissez ce papier.

DUVAL.

Milord, voulez-vous prendre votre leçon de Français ?

PORTER.

Je vous en tiens quitte pour ce matin.

DUVAL.

L'étude de notre Langue ne vous coûtera pas grand travail ; car vous êtes déjà parvenu à un degré de perfection auquel peu d'Etrangers doivent prétendre.

PORTER.

Je n'en sais rien. Je suis toujours fort embarrassé avec cet diable de masculin & de féminin.

DUVAL.

La premiere regle de notre Langue, est que l'adjectif doit toujours s'accorder avec le substantif, en genre, en nombre & en cas.

PORTER.

Ma foi, que le masculin & le féminin s'arrangent : quand ils se rencontrent, cela me fait plaisir : quand ils ne se rencontrent pas, j'en suis fâché ; mais ce n'est pas mon faute, je fais ce que je puis.

SCENE IV.

PORTER, DUVAL, GERMAIN.

GERMAIN.

MILORD, votre maître de danse.

PORTER.

Bon ! Faites monter.

DUVAL.

Milord, je me retire.

PORTER.

Comme vous voudrez. A propos, n'oubliez pas les Livres dont je vous ai parlé hier. Je veux avoir une bibliotheque, parce que c'est un meuble qui se conserve long-temps ici.

DUVAL.

Milord, je me conformerai à vos desirs.

SCENE V.

PORTER, *seul.*

MONSIEUR Duval est un homme précieux dans son espece; de tous les Savans que je connais, c'est sans contredit le plus aimable, car il n'ennuie personne.

SCENE VI.

PORTER, FRIVOLE.

PORTER.

BONJOUR, Monsieur Frivole.

FRIVOLE.

Milord, j'ai l'honneur de vous assurer de mon très-humble respect.

PORTER.

Je suis dans un grand désespoir de ne pouvoir prendre mon leçon aujourd'hui; mais je me sente lourd, pesante; je ne suis pas dans mon assiette ordinaire.

FRIVOLE.

Milord, la danse ne doit être qu'une affaire de plaisir; le moyen de s'en amuser long-temps, c'est de ne point la regarder comme une occupation sérieuse.

PORTER.

En ce cas, je m'en amuserai long-temps; car je ne trouve rien de plus extravagant que des pas, des caprioles; & je crois que quand les pieds sont légers, la tête est vuide.

FRIVOLE.

Milord, rendez plus de justice à notre Art. Ce n'est plus cette danse ancienne, qui ne représentait au Spectateur ennuyé que des figures froides & insipides; c'est une danse pantomime, qui exprime toutes les passions dont le cœur de l'homme est agité. C'est un tableau enrichi des plus superbes couleurs, où chaque personnage se meut & agit au gré du génie créateur par lequel il reçoit la vie & le sentiment. Rois, Pâtres, Héros, Bergers, Sujets, Esclaves, Amans heureux, Amans trompés, tout est soumis à l'Art du Danseur, & ne brille sur nos Théâtres que par l'éclat qu'il reçoit de nous.

PORTER.

Ma foi, vous aurez beau dire, je trouve qu'il est fort ridicule de faire danser Achille & Agamemnom.

FRIVOLE.

Les pas ne sont point de simples mouvemens des jambes, imaginés pour faire valoir la légéreté & la souplesse; les pieds ont leur langage, & forment des phrases qui ont aux yeux du connaisseur l'énergie du discours. Par exemple, un vieillard s'approche-t-il d'une jeune personne pour lui parler de sa

DUVAL.

Le célebre Président de Montesquieu vivait en l'année....

PORTER.

Je vous arrête. Je suis indigné de voir que l'on confie à des feuilles volantes un nom si précieux : c'est sur le marbre & l'airain qu'il faut le graver, & non pas sur des chiffons.

DUVAL.

Trait de bienfaisance.

PORTER.

Voilà ce que j'aime : l'article est-il long ?

DUVAL.

Non, Milord, il ne tient que deux lignes.

PORTER.

Tant pis : laissez ce papier.

DUVAL.

Milord, voulez-vous prendre votre leçon de Français ?

PORTER.

Je vous en tiens quitte pour ce matin.

DUVAL.

L'étude de notre Langue ne vous coûtera pas grand travail ; car vous êtes déjà parvenu à un degré de perfection auquel peu d'Etrangers doivent prétendre.

PORTER.

Je n'en sais rien. Je suis toujours fort embarrassé avec cet diable de masculin & de féminin.

DUVAL.

La premiere regle de notre Langue, est que l'adjectif doit toujours s'accorder avec le substantif, en genre, en nombre & en cas.

PORTER.

Ma foi, que le masculin & le féminin s'arrangent : quand ils se rencontrent, cela me fait plaisir : quand ils ne se rencontrent pas, j'en suis fâché ; mais ce n'est pas mon faute, je fais ce que je puis.

SCENE IV.

PORTER, DUVAL, GERMAIN.

GERMAIN.

Milord, votre maître de danse.

PORTER.

Bon ! Faites monter.

DUVAL.

Milord, je me retire.

PORTER.

Comme vous voudrez. A propos, n'oubliez pas les Livres dont je vous ai parlé hier. Je veux avoir une bibliotheque, parce que c'est un meuble qui se conserve long-temps ici.

DUVAL.

Milord, je me conformerai à vos desirs.

SCENE V.

PORTER, *ſeul.*

MONSIEUR Duval eſt un homme précieux dans ſon eſpece; de tous les Savans que je connais, c'eſt ſans contredit le plus aimable, car il n'ennuie perſonne.

SCENE VI.

PORTER, FRIVOLE.

PORTER.

BONJOUR, Monſieur Frivole.

FRIVOLE.

Milord, j'ai l'honneur de vous aſſurer de mon très-humble reſpect.

PORTER.

Je ſuis dans un grand déſeſpoir de ne pouvoir prendre mon leçon aujourd'hui; mais je me ſente lourd, peſante; je ne ſuis pas dans mon aſſiette ordinaire.

FRIVOLE.

Milord, la danſe ne doit être qu'une affaire de plaiſir; le moyen de s'en amuſer long-temps, c'eſt de ne point la regarder comme une occupation ſérieuſe.

PORTER.

En ce cas, je m'en amuſerai long-temps; car je ne trouve rien de plus extravagant que des pas, des caprioles; & je crois que quand les pieds ſont légers, la tête eſt vuide.

FRIVOLE.

Milord, rendez plus de juſtice à notre Art. Ce n'eſt plus cette danſe ancienne, qui ne repréſentait au Spectateur ennuyé que des figures froides & inſipides; c'eſt une danſe pantomime, qui exprime toutes les paſſions dont le cœur de l'homme eſt agité. C'eſt un tableau enrichi des plus ſuperbes couleurs, où chaque perſonnage ſe meut & agit au gré du génie créateur par lequel il reçoit la vie & le ſentiment. Rois, Pâtres, Héros, Bergers, Sujets, Eſclaves, Amans heureux, Amans trompés, tout eſt ſoumis à l'Art du Danſeur, & ne brille ſur nos Théâtres que par l'éclat qu'il reçoit de nous.

PORTER.

Ma foi, vous aurez beau dire, je trouve qu'il eſt fort ridicule de faire danſer Achille & Agamemnom.

FRIVOLE.

Les pas ne ſont point de ſimples mouvemens des jambes, imaginés pour faire valoir la légéreté & la ſoupleſſe; les pieds ont leur langage, & forment des phraſes qui ont aux yeux du connaiſſeur l'énergie du diſcours. Par exemple, un vieillard s'approche-t-il d'une jeune perſonne pour lui parler de ſa

PORTER.

Justement.

RAZILLI.

Coiffée en fleurs !

PORTER.

Véritablement.

RAZILLI.

Délicieux ! excellent !

PORTER.

Vous la connaissez, Monsieur le Marquis ?

RAZILLI.

Pas si bien que vous, Milord, pas si bien. La rencontre est plaisante.

PORTER.

Dépêchez-vous, Monsieur le Marquis ; mon amour, il est fort pressé.

RAZILLI.

Tranquillisez-vous, vous ne souffrirez pas long-temps. Cette charmante, cette adorable, cette divine, c'est votre ancienne, la fille du Comte de Volmar ; cette jeune folle, cette Héroïne de Roman, qui trouvait mauvais que vous ne l'eussiez pas épousée après le lui avoir promis. Vraiment, s'il fallait tenir tout ce qu'on promet, on serait perdu, ruiné. Se marier parce qu'on vous a trouvé aimable, c'est nouveau, mais très-nouveau.

PORTER.

Maudite rencontre !

RAZILLI.

Vous auriez trop ri de voir le desespoir de la petite : ça pensé devenir tragique ; elle voulait se poignarder, se noyer, s'empoisonner ; il n'y a que le genre de mort qui l'ait embarrassée jusqu'à présent. Le pere jetait les hauts cris ; il disait qu'il voulait en demander raison à toute l'Angleterre. Le frere, plus extravagant que les autres, devait être le Dom-Quichotte, & courir le monde armé de toutes pieces, pour vous faire un mauvais parti. Ça a fait un tapage étonnant dans Paris pendant plus.... de deux heures. Mais, soyez tranquille ; le bonhomme de pere est dans les espaces imaginaires. Oh ! il est bien là. Pour le frere, il ne tardera pas à devenir invisible aussi, & vous serez bientôt maître du champ de bataille.

PORTER.

Je sais maintenant ce que j'ai à faire.

RAZILLI.

Rien n'est plus simple ; du réchauffé n'est bon à rien. Il faut lui dire : que me voulez-vous ? vous m'aimiez, je vous aimais, je ne vous aime plus ; attendez, on vous aimera peut-être un jour.

PORTER.

Non, Marquis ; j'ai fait une faute, je veux la réparer.

Habit de saison, coiffure à grosses boucles, la tête haute, le maintien noble, dans un char simple & léger qui fait voler la poussiere; voilà le Français de l'après midi.

PORTER.

C'est-à-dire; que vous êtes Anglais le matin, & Français le soir. Si j'étais Français, je me ferais honneur de l'être toute la journée.

RAZILLI.

Nous autres, nous ne cherchons que ce qui nous amuse, & la mode fait notre occupation; c'est elle qui dirige nos goûts & nos plaisirs : nous changeons de forme avec elle, & n'existons que par elle. Mais, Milord, ne vous y trompez pas; le Français n'a que l'écorce de la frivolité : c'est un jardin tantôt négligé, tantôt cultivé avec art, où l'on trouve des fruits en toute saison. Dites-moi, Milord, irez-vous ce soir au Bal?

PORTER.

J'y suis attendu par l'objet le plus ravissant.

RAZILLI.

En ce cas, je vous conseille de ne pas vous faire attendre: c'est un endroit où les femmes s'impatientent bientôt. Eh! quel est cette beauté, ce tendron? Vous connaissez ma réputation, Milord, & je suis, sans contredit, l'homme le plus discret de la France.

PORTER.

Je ne la connais pas bien encore; mais elle m'aime beaucoup, j'en suis sûr. J'ai le cœur sensible, je ne veux pas la faire souffrir davantage.

RAZILLI.

Je sais tout mon Bal par cœur, & il n'y a que moi dans Paris pour vous deviner un masque. Comment était-elle habillée?

PORTER.

En blanc.

RAZILLI.

La taille?

PORTER.

Élancée.

RAZILLI.

La main?....

PORTER.

Petite & potelée.

RAZILLI.

Le pied?...

PORTER.

Mignon.

RAZILLI.

M'y voilà bientôt. Les cheveux longs & pendans?

PORTER.

Justement.

RAZILLI.

Coiffée en fleurs ?

PORTER.

Véritablement.

RAZILLI.

Délicieux ! excellent !

PORTER.

Vous la connaissez, Monsieur le Marquis ?

RAZILLI.

Pas si bien que vous, Milord, pas si bien. La rencontre est plaisante.

PORTER.

Dépêchez-vous, Monsieur le Marquis ; mon amour, il est fort pressé.

RAZILLI.

Tranquillisez-vous, vous ne souffrirez pas long-temps. Cette charmante, cette adorable, cette divine, c'est votre ancienne, la fille du Comte de Volmar ; cette jeune folle, cette Héroïne de Roman, qui trouvait mauvais que vous ne l'eussiez pas épousée après le lui avoir promis. Vraiment, s'il fallait tenir tout ce qu'on promet, on serait perdu, ruiné. Se marier parce qu'on vous a trouvé aimable, c'est nouveau, mais très-nouveau.

PORTER.

Maudite rencontre !

RAZILLI.

Vous auriez trop ri de voir le désespoir de la petite : ça pensé devenir tragique ; elle voulait se poignarder, se noyer, s'empoisonner ; il n'y a que le genre de mort qui l'ait embarrassée jusqu'à présent. Le pere jetait les hauts cris ; il disait qu'il voulait en demander raison à toute l'Angleterre. Le frere, plus extravagant que les autres, devait être le Dom-Quichotte, & courir le monde armé de toutes pieces, pour vous faire un mauvais parti. Ça a fait un tapage étonnant dans Paris pendant plus..... de deux heures. Mais, soyez tranquille ; le bonhomme de pere est dans les espaces imaginaires. Oh ! il est bien là. Pour le frere, il ne tardera pas à devenir invisible aussi, & vous serez bientôt maître du champ de bataille.

PORTER.

Je sais maintenant ce que j'ai à faire.

RAZILLI.

Rien n'est plus simple ; du réchauffé n'est bon à rien. Il faut lui dire : que me voulez-vous ? vous m'aimiez, je vous aimais, je ne vous aime plus ; attendez, on vous aimera peut-être un jour.

PORTER.

Non, Marquis ; j'ai fait une faute, je veux la réparer.

RAZILLI.

Voilà ce qui s'appelle le sentiment tout pur. C'est sans doute pour me chasser : eh bien ! je me retire, car la place n'est pas tenable. On vous verra sans doute ce soir au bal : bien des choses à la petite.

PORTER.

J'y serai, Monsieur le Marquis, & j'aurai la satisfaction de vous y rencontrer.

RAZILLI.

Allons, livrez-vous bien à vos remords, aux transports de la tendresse ; du pathétique, du romanesque ; que la reconnaissance soit chaude. Oh ! c'est du dernier plaisant ! (*Il sort.*)

SCENE XI.

PORTER, *seul.*

C'EST décidé, j'irai trouver la Marquise de Volmar ; elle verra que je suis encore digne d'elle. Mon intention ne fut jamais de la tromper. Lorsque je lui rendis mes hommages, mes vues étaient droites ; la guerre m'a empêché de les remplir : c'est à moi maintenant à la venger du mensonge. L'honneur des femmes tient à l'opinion publique : flétrir leur réputation, c'est les outrager dans ce qu'elles ont de plus précieux. Dès ce soir je veux confondre la calomnie.

SCENE XII.

GERMAIN, PORTER.

GERMAIN.

MILORD, voici une lettre.

PORTER.

Quelque invitation, sans doute : j'ai bien autre chose en tête. « Votre silence est étonnant, Milord ; vous n'ignorez » pas les promesses que vous avez faites à Mademoiselle de » Volmar. Si vous les avez oubliées, je vous les rappelle. Il » faut les remplir aujourd'hui, ou vous battre avec moi : » choisissez entre ces deux partis. Je vous attendrai ce soir à » onze heures, place du Carouzel. Apportez vos pistolets, » j'aurai les miens.

» Le Comte DE VOLMAR, frere. »

Belle invitation ! Mon choix est fait, je me battrai. Germain, dites que je m'y trouverai, à onze heures précises.

SCENE XIII.

PORTER, *ſeul.*

IMPRUDENT, tu me provoques ! tu me défies ! Je te montrerai que je ne crains pas les menaces. Sans toi, j'allais.... mais il n'eſt plus temps. J'aime mieux mourir que de paſſer dans le monde pour avoir fait par lâcheté ce que je devais faire par honneur.

(*Le Théâtre change & repréſente une place publique. On voit à droite la porte-cochere d'un Hôtel. Les Scenes ſuivantes ſe paſſent dans la nuit la plus obſcure.*)

SCENE XIV.

JÉROME, *Cocher de Fiacre, ivre.*

(*Il chantonne.*)

QUI va-là ! Qui va-là ? Perſonne. (*Il chante.*) Monſieur de la Fleur !.... mais c'eſt affreux ; donner un rendez-vous à un galant homme, & ne pas y venir ! Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ça ? Il y a deux heures bientôt que je demande Monſieur de la Fleur à tous les Cabarets du quartier, c'eſt inutile. Ah ! mon ami, parce que vous êtes un Cocher Bourgeois, & que je ne ſuis qu'un Cocher de Fiacre, vous croyez qu'on doit vous attendre ; pas de ça. Je vous attraperai ben, car je boirai tout ſeul ; mais voyez donc cet *Olibrius*, ce faquin, ça ne vous eſt pas plutôt en condition, que ça ſe donne des tons, ça fait le Monſieur. (*Il donne du nez contre une borne & tombe.*) Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ça ? Que diable, on crie gare, & on n'accroche pas les gens. Allons, Cocher votre main droite, avancez. Ah ! c'eſt une borne ! Mais, où ſuis-je donc ? Pourquoi fait-il ſi noir ? Ma foi, Monſieur de la Fleur, vous viendrez quand vous voudrez. De peur de m'égarer, allons au Cabaret. Si vous venez, nous boirons enſemble ; ſi vous ne venez pas, je boirai pour vous & pour moi.

SCENE XV.

PORTER, JÉROME.

JÉROME, *chantant*

RÉVEILLONS-LA, réveillons-la....

PORTER.

Je ne me trompe pas, c'eſt ici l'endroit ; avançons.

JÉROME, *fredonnant.*

La belle enfin s'éveilla.

PORTER.

Diable ſoit de l'ivrogne !

JÉROME.

Ivrogne! C'eſt un quelqu'un qui me connaît; je vois ça tout de ſuite, moi.

PORTER.

Il ſemble que ce coquin ſe trouve-là exprès pour nous déranger.

JÉROME.

Déranger! — Dérange-toi, ſi tu veux, la rue eſt aſſez large. (*Porter & Jérôme ſe heurtent.*)

PORTER.

Prenez garde, mon ami, je perds patience à la fin. (*Il le pouſſe un peu rudement.*)

JÉROME.

Doucement donc; je crois que tu te fâches. Si j'avais mon fouet....

PORTER.

J'ai bien envie d'étriller cet impertinent; mais non, il vaut mieux lui parler doucement, c'eſt le ſeul moyen de m'en débarraſſer.

JÉROME.

Ah! tu ne dis plus rien! Je ſavais ben moi que je te ferais filer; je t'apprendrai à reſpecter un homme en place.

PORTER.

Mon ami!

JÉROME.

Mon ami, parlez-moi de ça; j'aime qu'on ſoit honnête. Eh ben! ſi je ſuis ton ami, il faut venir au Cabaret boire bouteille.

PORTER.

Je ſuis bien ſenſible à votre invitation; mais, en vérité, je ne puis l'accepter.

JÉROME.

Tu fais le vilain, tu as peur de payer; viens toujours, je payerai, moi, je payerai.

PORTER.

Les gens de ma façon ne vont point au Cabaret, & ne boivent point avec vos pareils.

JÉROME.

Je vous demande ben excuſe, not' Bourgeois; ſi vous m'aviez fait putôt vôt' généalogerie, je vous aurais rendu le reſpect que je vous dois. Eh ben! not' Bourgeois, puiſque vous ne buvez pas avec les Cochers de Fiacre, vous leur donnez au moins queuquefois de quoi boire à votre ſanté?

PORTER.

De bon cœur, mon ami: voilà ſix francs.

JÉROME.

Comben faut-y vous rendre là-deſſus, not' Maître?

PORTER.

Rien; garde tout.

JÉROME.

Allons donc, vous badinez, vous vous moquez.

PORTER.

Gardez, vous dis-je, & laissez-moi seul ici.

JÉROME, *ôtant son chapeau.*

Monsieur le Comte; j'allons me retirer, & boire à votre santé par obéissance. Oh! c'est qu'il ne faut pas nous dire les choses deux fois; nous autres Cochers de Fiacre nous entendons le numéro: nous en voyons bien d'autres. (*A part.*) Gageons que ça vous est queuque grand Seigneur, qui vient vous faire ici un tour de son métier.... heim.... (*Haut.*) Not' Bourgeois, je demeure sur la place du Palais Royal, & je suis Z, Numéro vingt. (*Il chante en sortant: Je suis Lindor....*)

SCENE XVI.

PORTER, *seul.*

A LA fin le voilà parti. Le Comte de Volmar est homme d'honneur, je suis sûr qu'il viendra. Maintenant que je suis seul, je veux penser. Dans un instant je serai mort, ou j'aurai tué un homme; & pourquoi? Parce qu'il y a des méchans. Quelle extravagance! Mais quand le préjugé parle, il faut se taire. Réfléchir, raisonner est d'un lâche, & le point d'honneur vous dit en vous menant à la mort. Péris sans murmurer.

SCENE XVII.

PORTER, MADAME ALAIN ET SES ENFANS.

(*Madame Alain tient une lanterne, & marche entre ses deux Enfans.*)

PORTER.

QU'APPERÇOIS-JE? De la lumiere, une femme & des enfans.... seuls à cette heure-ci! Il y a là-dedans quelque chose d'extraordinaire. Ils approchent. Je vais me mettre dans un endroit d'où je puisse les examiner sans être vu.

Madame ALAIN.

Quelle nuit! quelle obscurité! Je ne sais où je vais; les forces me manquent, je tombe de faiblesse.

FRANÇOIS.

Maman, j'ai bien froid.

Madame ALAIN.

Du courage, mon ami, la nuit ne sera pas longue.

NANNETTE.

Mais, ma bonne maman, où est papa? Il m'avait dit qu'il reviendrait tout de suite.

Madame ALAIN.

Il n'est pas loin, ma fille, je l'attends à chaque minute.

(*A part.*) Les pauvres enfans ! Ils me déchirent le cœur. Faut-il que je sois obligée de les tromper !

NANNETTE.

Oh! ma bonne maman, cela n'est pas bien, de me tromper ; vous me grondez, vous savez, quand je ments.

Madame ALAIN.

Sois tranquille, ma chere amie, ton papa va venir. Mes enfans, voici des bancs, reposez-vous.

FRANÇOIS ET NANNETTE.

Et vous, Maman !

Madame ALAIN.

Et moi aussi. Je vous aime trop pour vous quitter. Quelle situation affreuse ! Les hommes sont sans pitié. Le riche dort tranquille dans son hôtel, tandis que le malheureux meurt de faim à sa porte.

FRANÇOIS.

Ma bonne Maman, nous n'avons pas soupé.

NANNETTE.

Ni vous, ma chere Maman.

Madame ALAIN.

Hélas ! je n'ai que des larmes à leur donner.

PORTER, *à part.*

Ce sont des malheureux : je vais leur apprendre que le riche veille quelquefois.

Madame ALAIN.

Ah Ciel ! j'entends la voix d'un homme.

PORTER.

Oui, Madame, c'est un homme ; cela vous étonne ! Vous avez raison ; car ils sont maintenant fort rares.

Madame ALAIN.

Excusez, Monsieur, la frayeur que m'a causée votre présence.

PORTER.

Rassurez-vous, Madame, je ne viens ici que pour vous faire du bien.

Madame ALAIN.

Du bien, Monsieur, je n'en reçois de personne ; le travail de mes mains suffit au besoin de ma famille.

PORTER.

La dissimulation est inutile ; j'ai tout entendu, Madame. Je sais que vous mourez de faim par orgueil.

Madame ALAIN.

Eh bien ! Monsieur, puisque vous savez tout, je ne vous cacherai pas plus long-temps l'état affreux où je suis. Mon mari & moi nous étions venus à Paris solliciter un Procès d'où dépend notre petite fortune ; après avoir dépensé à la poursuite de cette affaire le peu d'argent qui nous restait, nous fûmes obligés de contracter quelques dettes : nos créanciers, fatigués d'attendre, ont usé de rigueur envers nous, & l'on ne nous a pas même laissé d'asyle.

PORTER.

PORTER.

C'est affreux ! abominable ! Vous serez bientôt vengée de ces misérables. Tenez, Madame, voilà mon porte-feuille ; vous y trouverez mon nom, ma demeure, & des effets payables à vue. Allez chez moi, ma maison sera la vôtre. Si je ne revenais pas.... (*A part.*) Je ne sais comment dire cette chose. (*Haut.*) Si j'étais par hasard.... (*A part.*) Diable ! c'est fort embarrassant. (*Haut.*) N'importe, gardez tout ; je ferai mon possible pour vous revoir bientôt.

Madame ALAIN.

Ah, Monsieur ! quelle générosité ! Je ne sais si je dois accepter ou refuser ; il suffit d'être malheureux pour être soupçonnés.

PORTER.

Laissez les coquins soupçonner les honnêtes gens, & faites ce que vous devez à votre mari & à vos enfans.

Madame ALAIN.

Mes enfans, jetez-vous aux genoux de votre bienfaicteur.

PORTER.

Non point ; qu'ils m'embrassent. (*Il les baise.*) Je les trouve fort intéressans.

Madame ALAIN.

Permettez, Monsieur, que j'aille faire part à mon mari de vos bienfaits.

PORTER.

C'est juste, Madame. La seule chose que je vous recommande, c'est de ne point dire l'endroit où vous m'avez rencontré.

Madame ALAIN.

Je n'oublierai jamais, Monsieur....

PORTER.

Ce n'est pas nécessaire. (*Il s'éloigne pour éviter ses remercimens.*)

Madame ALAIN.

Allons, mes enfans, allons joindre votre papa.

(*François & Nannette suivent leur mere ; la petite quitte sa main & revient dire au Lord :* Adieu papa.)

PORTER, *l'embrassant avec transport.*

Adieu, mon enfant.

Madame ALAIN.

Monsieur, pardonnez-lui cette expression ; à son âge on ignore....

PORTER.

Elle ne se trompe pas ; les malheureux sont mes enfans.

SCENE XVIII.

PORTER, *seul.*

MAINTENANT si je suis tué, cela m'est indifférent, je mourrai avec la satisfaction d'avoir passé un quart-d'heure de temps d'une maniere fort agréable; mais le Comte n'arrive pas. Le temps me paraît fort long; attendons, il ne peut tarder.

SCENE XIX.

PORTER, UN MUSICIEN, *suivi de plusieurs autres, venant pour donner une sérénade.*

LE MUSICIEN.

DOUCEMENT, c'est ici.... Point de bruit.

PORTER.

Le voici, sans doute.

LE MUSICIEN.

Êtes-vous prêts? Commencez.

PORTER, *prenant son pistolet.*

Je ne commence point, c'est à vous.

LE MUSICIEN.

Eh bien, ensemble, que cela ne fasse qu'un coup. (*La Musique doit partir en même temps que le bras de Porter est levé pour lâcher le coup de pistolet.*)

PORTER, *après le couplet des deux Jumeaux de Bergame qui sera joué, dira:*

Ma foi, j'allais faire, sans le vouloir, peut-être un grand malheur.

LE MUSICIEN.

J'entends quelqu'un, retirons-nous.

(*Les Musiciens se retirent.*)

SCENE XX.

PORTER, *seul.*

IL faut avouer que cet endroit il est fort incommode pour des gens qui veulent se battre tranquillement. Mes pistolets sont-ils en bon état? Oui, c'est bon. Le Comte verra comme je m'en sers dans l'occasion.

SCENE DERNIERE.

La Marquise de VOLMAR, PORTER.

LA MARQUISE, *doit-être enveloppée d'un manteau.*

C'EST ici que doit être ce perfide Lord.

PORTER.

Le voici enfin. (*Il se prépare à se battre.*)

LA MARQUISE.

Le lâche!

PORTER.

Point d'injures, les honnêtes gens ne doivent pas les connaître. Vous m'avez menacé, apprenez que la crainte n'a aucun pouvoir sur mon ame.

LA MARQUISE.

Eh bien! défends-toi.

PORTER.

Commencez, vous en avez le droit.

(La Marquise tire son pistolet en l'air.)

PORTER.

Êtes-vous satisfait?

LA MARQUISE.

Je ne le serai qu'après que tu m'auras arraché la vie.

PORTER, *tire son coup en l'air.*

Voilà comme je me bats avec ceux que j'ai insultés. — Soyons amis. — J'épouse maintenant votre sœur; si vous ne m'en croyez pas encore digne, recommencez: me voilà.

LA MARQUISE, *en jetant son manteau.*

Tant de générosité me désarme. Reconnaissez la Marquise de Volmar qui vous pardonne.

PORTER.

C'est vous, Marquise! Est-il possible? C'est vrai. — Diable! Mademoiselle, cependant si vous m'aviez tué, je ne vous épousais pas.

LA MARQUISE.

Ah, Milord! je n'en eus jamais l'intention: lorsque je vous ai attaqué, mes armes n'étaient pas dangereuses.

PORTER.

Mais si je n'avais pas été un galant homme, & que je vous eusse tuée?

LA MARQUISE.

Je ne demandais que la mort: à quoi sert la vie, quand on est condamnée à la passer dans l'opprobre.

PORTER.

Dans l'opprobre! Non, Mademoiselle. Moi manquer à mon parole! Je suis Anglais: quand je partis pour mon pays; je faisais mon devoir. Après une longue absence, je revenais enfin terminer vos inquiétudes; mais votre frere m'en a empêché: sa précipitation, sa lettre, ses menaces....

LA MARQUISE.

Mon frere ignore ce qui vient de se passer; la lettre que vous avez reçue ce matin était d'une main étrangere.

PORTER.

Je respire maintenant; je ne lui aurais jamais pardonné

d'avoir cherché à m'intimider ; mais je lui rends mon estime & mon amitié. Allons chez lui de ce pas : si j'ai eu des torts à ses yeux, je veux les réparer à l'instant. Mademoiselle, quand un honnête-homme s'égare, son erreur ne dure pas long-temps ; la probité & l'honneur le ramenent bientôt à ses devoirs.

FIN.
